

LI Jingze

# RELATIONS SECRÈTES

*Réflexions insolites sur les relations  
entre la Chine et l'Occident au fil des siècles*

Traduit du chinois par Hervé Denès  
en collaboration avec Li Ru

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS FINANCIER  
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



Éditions  
Philippe Picquier

*Ouvrage publié sous la direction de*  
CHEN FENG

Titre original : *Kanlai kanqu huo mimi jiaoliu*

© 2000, Li Jingze

© 2017, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*En couverture* : © Musée de l'Impression sur Etoffes

*Mise en page* : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1228-5

## SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| 1. <i>Notes de chevet</i> , un Persan pauvre,<br>ainsi que la perle..... | 7   |
| 2. Le bois d'aigle, l'ambre gris et la rose .....                        | 19  |
| 3. L'arbre d'argent de Boucher.....                                      | 57  |
| 4. Leiria, Leiria.....   | 73  |
| 5. Regarder tranquillement les poissons s'ébattre ?                      | 93  |
| 6. Les pendules de Matteo Ricci.....                                     | 111 |
| 7. Ganzhou à huit rimes.....   | 143 |
| 8. Premier coup d'œil – les lotus d'or<br>de trois pouces.....           | 169 |
| 9. La fuite de George Chinnery.....                                      | 187 |
| 10. Arbre généalogique des oiseaux virevoltants ...                      | 211 |
| 11. Agir : trois histoires .....   | 285 |
| 12. Le « diable » du couvent.....  | 321 |
| Postface .....   | 343 |



NOTES DE CHEVET, UN PERSAN PAUVRE,  
AINSI QUE LA PERLE

*Notes de chevet*, de la Japonaise Sei Shônagon, poétesse du XI<sup>e</sup> siècle, nous renseigne, dans un court passage, sur *les choses qui ne s'accordent pas* :

*Une personne aux vilains cheveux qui porte un vêtement de fine soie blanche.*

*Des roses trémières fichées dans des cheveux crépus.*

*Une mauvaise écriture sur un beau papier rouge.*

*La neige sur la maison de pauvres gens, encore plus pénible à voir quand la lumière de la lune pénètre dans la maison.*

*Par un beau clair de lune, rencontrer une vulgaire voiture découverte. Ou encore un bœuf à la robe châtain clair attelé à un pareil véhicule. (...)*

*L'effarement d'un homme âgé qui s'éveille, ayant trop dormi. Ou encore un pareil homme, dont la barbe envahit la face, qui a cueilli et mange des glands.*

*Une femme édentée qui mange des prunes et fait une grimace montrant qu'elles sont sures.*

*Une femme d'un rang inférieur qui porte une jupe écarlate. On ne voit plus guère que cela ces temps-ci !*

À l'époque, un mikado exerçait le pouvoir et Sei Shônagon était une fonctionnaire du palais<sup>1</sup>. Les faits et

---

1. Elle fut la dame d'honneur de l'impératrice consort Tadako à la fin du X<sup>e</sup> siècle et au début du XI<sup>e</sup> siècle.

les réflexions qu'elle coucha sur le papier au fil du pinceau devinrent par la suite un classique de la littérature japonaise. Le film *Écrit sur l'oreiller*, sorti il y a deux ans, dans lequel le rôle principal est tenu par un mannequin, est une transposition de *Notes de chevet*. Ce mannequin japonais, interprété par Wu Junmei, assouvit ses désirs et ses passions les plus sombres et les plus brutales à Tokyo, Hongkong et autres grandes villes de tous les plaisirs.

Sei Shônagon rédige ses propres *Notes de chevet*, mais sa voix est celle de sa mère, qui lui parvient de son enfance lumineuse et lointaine.

Il s'agit probablement aussi de *choses qui ne s'accordent pas*. Les *Notes de chevet* et la fin du XX<sup>e</sup> siècle ne s'accordent pas ; l'esprit et le regard du personnage n'ont plus le subtil sens de la mesure de l'époque ancienne. L'esthétique moderne ne repose plus sur l'harmonie et l'accord, mais sur la dysharmonie et le désaccord ; seuls la dysharmonie et le désaccord permettent à notre esprit de rassembler son énergie et de fixer le regard sur une « chose » quelconque.

L'époque de Sei Shônagon correspond au début des Song en Chine. Un de mes amis m'a déclaré un jour que son rêve aurait été de vivre sous les Song. En ce temps, l'empire des grands Song était gouverné par un groupe de philosophes ; ce fut sans doute la seule fois où la « République » de Platon se réalisa ici-bas. Hélas ! tous ces philosophes étaient souvent aussi des poètes, or dans la « République » les poètes devaient être chassés hors des frontières. Sur terre les événements malheureux sont innombrables et l'on sait que réaliser un idéal est difficile.

Outre la dynastie Song des Bao Zheng<sup>1</sup>, des *Généraux*

---

1. Bao Zheng, aussi appelé le juge Bao, fonctionnaire célèbre pour son intégrité.

de la famille Yang<sup>1</sup> et de Pan Renmei<sup>2</sup>, une autre dynastie Song marqua l'apogée de la civilisation chinoise. Dans l'histoire chinoise, aucune autre dynastie, ni avant ni après, ne s'est autant approchée de la « modernité » que celles des Song. La fleur de la civilisation s'épanouit, la richesse se développa dignement.

Le Japon des *Notes de chevet* contemporain des Song ressemble davantage à la dynastie Tang, raffinée et simple, où les fleurs étaient encore couvertes de la rosée du matin ; cette image illustre une vie à la cour dépourvue de gravité et de profondeur ressemblant plus à un train-train domestique dans un Jardin au Vaste Panorama<sup>3</sup> où règnent la bonne intelligence et la décence.

Les *Notes de chevet* étaient à l'origine un poème « à la manière des Tang ». Zhou Zuoren<sup>4</sup> a montré que le style « imitait les “mélanges” de Li Yishan<sup>5</sup> des Tang, en employant pour exemples des formules telles que “sans joie”, “gâcher le plaisir”, et autres du même type, à cela près qu'elles ont un développement plus ample, et qu'en outre elles abordent des sujets comme les monts et les eaux, les herbes et les arbres, certains beaux d'autres laids, tous minuscules ».

C'est pourquoi les gens qui n'étudient pas ne peuvent éviter la médiocrité. Lorsqu'on lit à loisir les *Notes de chevet*, à chaque passage de ce genre, on

---

1. Ensemble d'ouvrages littéraires décrivant les exploits de la famille Yang pendant plusieurs générations sous les Song du Nord.

2. Pan Renmei, un des héros de la saga des *Généraux de la famille Yang*, dont le personnage est inspiré de Pan Mei (c. 925-991), général et homme d'Etat qui guerroya contre les royaumes rivaux des Song.

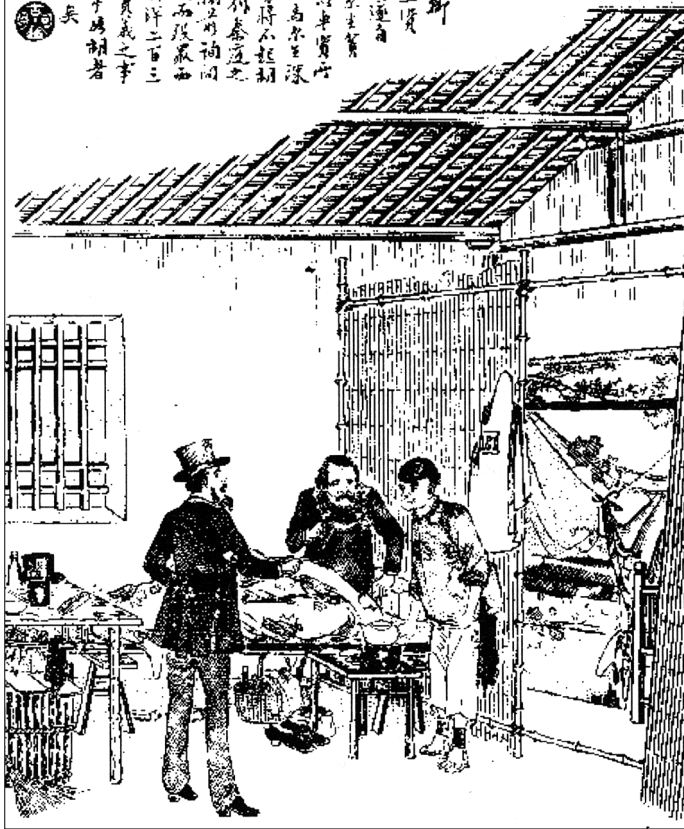
3. Jardin merveilleux qui apparaît dans le roman *Le Rêve dans le pavillon rouge*.

4. Essayiste (1885-1967).

5. Li Shangyin (812 ou 813-858), poète.

# 車夫仗義

胡心痛君而為西人馬爾生所  
 包車馬爾生先某法積元資  
 若中亦誠欲胡不向心取運自  
 拍米洋車以胡口是法馬爾生資  
 不胡是運之同居車寓而以車資所  
 入信其金用歷為牛以一日馬爾生深  
 感之近日馬爾生其且病勢將不起胡  
 其其其密米曾而各室中為其泰運之  
 注者其西衣義之同居病榻立形胡同  
 後穿馬爾生應胡之思義而後取西  
 友念胡之孝道可也為之解洋二百三  
 十元以到高法夫近世情思負義之事  
 衣為中人胡不先此其下乎胡者  
 可謂鐵骨心腸之痛中仁者矣



*Le pousse-pousse qui fait preuve de noblesse de caractère  
 (il continua à servir son patron occidental qui,  
 ruiné, avait cessé de le payer).*



éprouve un vrai ravissement ; on se croirait en présence d'un texte de chinois classique ou d'une composition sans égal, comme dans *les choses qui évoquent un doux souvenir du passé* :

*Les choses qui évoquent le passé : les roses trémières desséchées, les objets qui servaient à la fête des Poupées, le bout d'étoffe bleu clair et couleur de raisin qu'on découvre inséré entre les pages d'un livre, la lettre reçue jadis d'un homme qu'on a beaucoup aimé, retrouvée un jour de pluie où l'on s'ennuie, l'éventail chauve-souris dont on s'est servi l'an passé, une nuit où la lune resplendit, autant de choses qui rappellent le passé et vous emplissent de nostalgie.*

Autre exemple, *les choses raffinées* :

*Les choses raffinées, ce sont : un homme vêtu d'un sous-vêtement violet clair qui a enfilé par-dessus une veste blanche, un œuf de cane, du sirop de liane versé sur de la glace pilée qui emplit un bol en métal neuf, un rosaire en cristal de roche, une vigne fleurie, la neige accumulée sur des fleurs de prunier, un très bel enfant en train de manger des fraises. Autant de raffinements.*

Maintenant, après avoir entendu les paroles du Vieux-du-temple-du savoir<sup>1</sup> et feuilleté les *Compilations diverses* de Li Shangyin, on comprend enfin que ce style « nous l'avions connu dans le passé » – tout comme la formulation citée plus haut, *les choses qui ne s'accordent pas*. On lit dans les *Compilations diverses* des expressions « mal accordées » :

*un Persan pauvre, un médecin malade, des maigri-chons qui font du sumo, une nouvelle mariée obèse.*

---

1. Un des nombreux noms de temple de la famille de Zhou Zuoren.

Plus de mille ans plus tard, les trois dernières expressions continuent d'être « mal accordées » ; il semble, au premier coup d'œil, qu'il ne soit pas nécessaire de s'étendre. Cependant, qu'y a-t-il de « mal accordé » dans l'expression « Persan pauvre » ? Qu'un Persan fût un pauvre, était-ce parfaitement invraisemblable aux yeux des Chinois de l'époque Tang ?

Sous la lointaine dynastie des Tang, les gens faisaient souvent des rencontres inattendues, par exemple lors d'un voyage en solitaire, il arrivait que l'on tombât par hasard sur un marchand persan à l'agonie. Il y eut ainsi un homme dont on ignore qui il était, d'où il venait et où il allait ; on sait seulement qu'il s'appelait Li Guan et qu'il était d'humeur solitaire. Un jour, le bateau sur lequel il voyageait accosta dans une région déserte ; sur la berge se dressait une hutte en paille, dans laquelle était allongé un homme, un Persan. A la vue de ses yeux bleu foncé profondément incrustés dans leurs orbites et de sa barbe frisée, Li Guan en déduisit avec certitude qu'il était persan, un « pauvre Persan ». Le Persan malade était en train de mourir en terre étrangère. C'est alors que cet homme du nom de Li Guan arriva près de lui et le nourrit chaque jour avec du gruau. Le reste du temps, Li Guan restait assis là à le veiller tranquillement avec un regard paisible et bienveillant.

Quelques jours plus tard, le Persan agonisait. Il tendit son bras devenu livide à l'approche de la mort pour montrer le tapis noir placé sous lui : « Perle... »

Eh oui, une perle de grosse taille. Quand Li Guan écarta le cadavre du Persan, il découvrit sur le tapis noir un objet qui brillait de mille feux : une perle cousue dans le tissu...

Avant de refermer les planches du cercueil, Li Guan regarda le Persan de son même regard paisible et bienveillant, puis examina la perle qu'il tenait dans la main.

La perle renvoyait un reflet argenté pareil à la brume. Il referma la main et la tendit vers la bouche légèrement entrouverte du Persan. Puis il ouvrit grand la main, elle était vide, comme si elle n'avait jamais contenu quoi que ce fût.

Debout à la proue de son navire, cet homme qui s'appelait Li Guan regarda un petit arbre qui poussait sur la rive. Sous cet arbre était enterré le Persan dont la bouche contenait une perle. Le petit arbre devint de plus en plus petit et plus personne ne revit Li Guan.

Cette histoire est tirée des *Annales singulières*<sup>1</sup>, texte qui figure dans le *Taiping guangji*<sup>2</sup>. J'éprouve à l'égard de cette histoire le sentiment classique que suscite la rencontre avec un être errant en terre étrangère, et lorsque les conteurs de l'époque Tang la transmirent oralement, ils relataient en réalité un fait indéniable : même s'il s'agissait d'un « Persan pauvre », il possédait sûrement sur lui un trésor inimaginable.

L'histoire de Li Guan n'est qu'une des très nombreuses anecdotes qui retracent ce même événement. Par exemple, il y eut aussi un homme du nom de Li Mian, dont nous savons cette fois qui il était. Quand l'histoire se propagea, il était déjà ministre de l'Éducation – un mandarin de rang élevé – mais quand l'événement se produisit, il n'était encore qu'un magistrat de sous-préfecture. Cela se produisit au début de l'ère Kaiyuan (712-756), sous le règne de l'empereur Xuanzong. Li Mian tomba lui aussi au cours d'un voyage sur un « pauvre Persan » à l'agonie, qu'il prit en pitié et qu'il fit monter sur son bateau pour l'emmener à Yangzhou. A mi-chemin, le Persan mourut, mais juste avant de mourir, il voulut lui aussi dédommager son bienfaiteur

---

1. *Duyi zhi*, de Li Yin, auteur d'époque Tang.

2. Recueil de textes classiques compilés sous les Song par Li Fang.

au moyen d'une perle. Or cette perle était encore plus précieuse que celle de Li Guan ; c'était une perle de Perse « transmise de génération en génération », d'un « prix équivalent à un million ». Et Li Mian, comme Li Guan, restitua la perle en la plaçant dans la bouche du Persan...

C'est pourquoi, lorsque Li Shangyin affirme qu'un « Persan pauvre » est une formulation « mal accordée », il exprime le sens commun en usage sous les Tang. Un médecin doit être en bonne santé et non ressembler à un tuberculeux, des athlètes sélectionnés pour pratiquer le sumo doivent être gros et imposants et non ressembler à un couple de Puce-sur-le-tambour<sup>1</sup>. De même, un Persan venu d'une contrée lointaine doit être riche et non pauvre ; tel est l'ordre du monde, la science acquise. Certes il y a souvent des écarts entre le monde et son ordre, la vie d'une part et la connaissance de la vie d'autre part. Cela nécessite des rectifications ; on doit alors raconter des histoires. Nous devons savoir que dans la cuisse d'un « Persan pauvre » se cache souvent une perle précieuse, si bien que ce qui « ne s'accorde pas » finit par « s'accorder ».

Dans l'histoire de Li Mian, le Persan « sortit son sabre et se fendit la cuisse » – le sang jaillit et une perle scintillante roula hors de la blessure. Ce moyen cruel et secret de cacher une perle se rencontre dans les romans de l'époque Tang, souvent d'ailleurs chez les Barbares. Certes, si malheureusement on se heurte à un rival dangereux, on peut bien cacher la perle où l'on veut, cela ne sert à rien. A l'époque où l'impératrice Wu Zetian<sup>2</sup> était au pouvoir, un Barbare acheta une perle à un moine pour un prix élevé. La perle avait seulement

---

1. Cambrioleur habile, surnom d'un personnage du roman *Au bord de l'eau*.

2. 624-705.

la taille du pouce, elle était légèrement azurée et le moine pensa qu'elle n'avait pas grande valeur. Mais voyant l'homme qui la lui avait achetée la chérir comme un trésor, il se mit à réfléchir et fut de plus en plus convaincu qu'il s'était fait rouler ; il adressa un petit rapport à Wu Zetian. Le Barbare fut arrêté et les autorités lui ordonnèrent de restituer la perle. Il répondit : « Je l'ai avalée. » Le magistrat frappa son bureau et ordonna à ses sbires de lui ouvrir le ventre. Voyant que l'affaire prenait mauvaise tournure, le Barbare n'eut d'autre choix que de brandir son sabre et de se trancher la cuisse pour en extraire la perle, sans que, j'imagine, quiconque lui administrât d'anesthésique.

La « Perse », c'est l'Iran d'aujourd'hui, mais sous les Tang cela désignait aussi les pays des Barbares, en particulier ceux de la péninsule Arabique et des îles de l'archipel Malais, dont nous ne nous rappelons plus les noms tant ils étaient difficiles à prononcer. Si l'on n'avait pas étudié la géographie du monde, même si l'on se souvenait de ces noms, on était incapable de dire d'où venaient ces gens. Du coup, on les appelait tous « Persans » sans distinction. Et comme à l'époque les Persans étaient les maîtres du commerce entre la Chine et l'étranger, dans la ville de Yangzhou il y avait partout des « magasins barbares persans », avec de riches marchands qui vivaient dans le luxe et que les Chinois regardaient de travers.

C'est peut-être depuis cette époque que les Chinois considèrent que tous les étrangers ont de l'argent, qu'un « Persan pauvre » est une incohérence, et qu'un « étranger pauvre » est encore plus incohérent – c'est en tout cas le point de vue du vieux Li qui est installé au rez-de-chaussée en bas de chez moi. Son étal de cordonnier reçoit parfois la visite d'un client étranger ; quand il tient entre ses mains une paire de chaussures grandes comme des péniches, il la recoud avec beaucoup de

soin, mais quand ensuite il voit l'étranger s'éloigner, il avale une gorgée de thé et s'écrie : « Ah, ces étrangers, c'est quelque chose ! Plus ils ont d'argent, plus ils sont radins ! » Si à ce moment-là je me trouve à proximité, il m'arrive de lui rétorquer : « Vieux Li, vous vous trompez, deux fois sur trois ces gens ont la vie dure. »

On pourrait le dire ainsi, mais ordinairement la sagesse du vieux Li est fondée et difficile à réfuter. Par exemple, actuellement, je sais que mille ans avant lui il y avait un certain Li Shangyin, et que leurs points de vue sur les choses sont la prolongation l'un de l'autre. Bien sûr, pour argumenter sur la richesse des étrangers, le vieux Li ne dispose que d'un critère d'appréciation assez simple, l'argent, alors qu'à l'époque de Li Shangyin, la richesse des Barbares ne pouvait se mesurer en or, en argent ou en billets de banque. La richesse de ces inconnus venus de contrées lointaines dépassait notre expérience courante, quotidienne ; elle ne pouvait qu'exciter l'imagination, et l'imagination pointait vers des preuves surréalistes, comme les perles précieuses. Dans les romans de l'époque Tang, les perles qui terrifiaient le commun des mortels venaient le plus souvent des territoires barbares ; ayant traversé les océans sur des milliers de *li*, elles venaient errer au centre de l'univers<sup>1</sup>, souvent chargées d'un pouvoir magique prodigieux, lequel restait en sommeil en attendant d'être éveillé par un Barbare.

Ce Barbare qui avait failli se faire ouvrir le ventre fut ensuite conduit devant Wu Zetian. Le « Vieux Bouddha<sup>2</sup> » prit la perle entre ses doigts pour l'examiner à la lumière du soleil. L'ayant regardée un moment, l'impératrice dit : « Elle n'a rien d'extraordinaire »,

---

1. Expression qui désignait la Chine.

2. Appellation honorifique que s'attribua l'impératrice douairière Wu Zetian.

avant de demander : « Pourquoi as-tu dépensé tant d'argent pour l'acheter ? » Le Barbare comprit qu'il risquait gros et n'osa pas répondre sans se conformer à la réalité : « Dans un petit village, il y a un grand lac ; dans ce lac se trouvent d'innombrables pierres précieuses, mais comme le lac est rempli de vase, on ne réussit pas à s'en saisir. En revanche, il suffit d'y jeter cette perle pour que l'eau sombre se transforme aussitôt en eau claire et qu'il n'y ait plus qu'à pêcher ces trésors, filet après filet. »

Evidemment, il ne fallait plus qu'il songeât à récupérer sa perle. Dès lors, la perle merveilleuse fut cachée au fin fond du palais. On raconte que sous l'empereur Xuanzong des gens purent encore la voir mais on ignore ce qu'elle devint par la suite. Peut-être qu'une femme du palais la fit monter en bijou.

Il est probable que sous les Tang les perles précieuses équivalaient à ce qu'était le diamant dans l'Angleterre des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ; c'était une richesse prodigieuse en même temps que dangereuse. Elles étaient beaucoup plus précieuses que l'or, l'argent et les billets de banque ; mais contrairement à ce que l'on sait des métaux et des billets de banque, qui sont solides et dignes de confiance, elles sont fragiles, telles des bulles de savon au soleil. Il y a toujours un moment où apparaissent à la porte de votre logis plusieurs Barbares d'apparence étrange qui, dans un chinois incertain, vous demandent : « Les berles de da vaille, du les vends ? »

Cette scène rappelle *La Pierre de lune*<sup>1</sup> de Wilkie Collins : *A la date fixée, la perle me quittera et retournera dans son pays natal.*

---

1. Roman paru en feuilleton en 1868, dans la revue *All the Year Round*, alors dirigée par Dickens ; traduction de Marguerite de Vaudreuil, comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre, Hachette, 1872.

La perle est ce genre d'objet : elle possède l'élégance frivole du monde des hommes.

C'est pourquoi Sei Shônagon a écrit : *La neige sur la maison de pauvres gens, quand le clair de lune éclaire la scène, ce sont des choses qui ne s'accordent pas, et qui vous font pousser des soupirs de regret.* Lorsqu'elle écrivit ces mots sur sa feuille de papier blanche comme neige, c'était au cœur de la nuit, au plus profond de son palais luxueux et silencieux.

Des années plus tard, Sei Shônagon ayant vieilli revint à Kyôto, accablée par la pauvreté et la maladie, seule au monde. Un jour qu'il neigeait, une lune glacée éclaira sa maison. Peut-être se rappela-t-elle alors qu'elle avait écrit sur *les choses qui ne s'accordent pas*, des années auparavant, quand des bougies rouges brûlaient dans la nuit.